

Catherine Millet

O Solitude

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection «L'Infini»

LA VOCATION DE L'ÉCRIVAIN, 1991.

GIDE GENET MISHIMA. Intelligence de la perversion, 1996.

ABÎMES ORDINAIRES, 2001.

LA VIE PARFAITE. Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum, 2006.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

CATHERINE MILLOT

O SOLITUDE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

O Solitude! my sweetest choice!

Katherine PHILIPS

L'impatience heureuse des commencements. L'horizon est un cercle parfait, la mer est déserte, vide comme la page blanche qui m'attend, comme les jours à venir, avec juste le soleil et la mer, et les îles. Et le soleil se lèvera sur la mer, se couchera sur la mer. Je pourrai sortir le matin sur le pont le regarder se lever jusqu'à ce que l'aube grise devienne la rose aurore, et ensuite me rendormir, tout en close dans la beauté du jour naissant. Le bonheur se confond avec la mer et le soleil et l'écriture à venir, les longues matinées d'écriture, le temps rendu à sa liberté. À peine embarquée à Naples, avant-hier soir, j'ai senti le silence intérieur de l'écriture s'installer. Écrire, c'est toujours renouer avec le fond, avec le grand silence originel. Les phrases qui déjà s'écrivent dans ma tête font silence, et naissent du silence qui se fait. Ce matin, la mer huileuse qui se confond à l'horizon avec le ciel ajoute son calme au silence.

Le calme règne aussi dans mon cœur depuis que, hier matin, j'ai fait un rêve de douleur. Les douleurs anciennes recouvrent en rêve une actualité qu'elles n'ont jamais entièrement perdue.

Nous avons quitté Naples vers minuit, au son des klaxons et des feux d'artifice qui fêtaient la victoire de l'Italie contre l'Ukraine, trois à un, à la demi-finale de la coupe du monde de football. Il faut une nuit de navigation et une bonne partie de la journée du lendemain jusqu'à Ustica, au nord de la Sicile. Réveillée à sept heures du matin par le bruit de la machinerie qui hissait les grand-voiles, en sueur, l'estomac chaviré par le roulis, je suis sortie jeter un coup d'œil sur le grand jour déjà là, le soleil déjà haut, puis je suis retournée dormir pour venir à bout du malaise de cette première nuit de bateau.

Ce sommeil matinal fut troublé par un rêve qui ressemblait fort à un cauchemar. Un visage apparaissait derrière une vitre. Ses traits se précisaient, et c'était bien lui, aucun doute, c'était mon père. Ainsi, me disais-je en rêve, il est revenu – car c'était un revenant, sans aucun doute. Et toute la douleur de sa mort, qui remontait à sept ans déjà, fondait sur moi. Une douleur entière, violente, dont l'intensité s'amplifiait et culminait dans une sorte d'absolu. Une femme, une psychanalyste, me disait, de son air de tout savoir, qu'il n'était pas étonnant que

j'aie eu cette vision, cette hallucination de mon père mort, après que... tandis que... : il y avait un blanc, la suite était censurée. Je m'étonnai au réveil d'avoir fait ce rêve de douleur et de deuil en un tel moment de disponibilité heureuse.

La veille au soir, en quittant Naples, j'avais pensé à Ischia toute proche, où se déroule le roman de Pascal Quignard, *Villa Amalia*. Je songeais à son héroïne solitaire qui accède à un bonheur inédit dans ces îles qui nous relient à une antiquité profonde, dont l'existence se prolonge, grâce à elles, jusqu'à nous. En lisant ce livre, quelques mois auparavant, je m'étais sentie parente de ce personnage. Écrire, cette fois-ci, pensais-je, ce serait pour dire à mon tour le bonheur de vivre seule, la précieuse liberté de l'esprit conquise, l'esprit nu et net, qui, dans sa vacuité sereine, s'ouvre à la simple présence des choses. Je vivais, au vrai, sans souci, dans l'allégresse d'être devenue presque transparente, comme si la consistance mentale, l'épaisseur psychique était faite de douleurs, de tourments ou au moins de préoccupations.

Or le mot « revenant » m'évoquait une soirée chez des amis, où Pascal Quignard était présent, et où la conversation avait roulé sur ce thème. Un souvenir m'était revenu, justement, à ce sujet, et j'en avais aussitôt fait part. Mon grand-père m'avait un jour déclaré que, s'il revenait me visiter après sa mort,

il ne faudrait pas que j'aie peur, car il ne me ferait aucun mal. Après coup, ce propos me semblait bien étrange. Ne l'avais-je pas plutôt rêvé ? Souvenir ou pas, je datais ces paroles de l'adolescence, et je ne doutais pas de leur sens : c'était une déclaration d'amour, un amour assez fort pour que la mort ne puisse empêcher mon grand-père de revenir vers moi, un amour assez dénué d'ambivalence pour qu'il soit intimement sûr de m'épargner l'amertume des morts à l'égard des vivants et l'esprit de vengeance qu'on leur prête souvent. En somme, s'il y avait une chose dont je n'avais jamais douté, c'était de son amour. J'étais certaine qu'il n'avait à mon égard aucun sentiment négatif, qu'il m'aimait sans arrière-pensée et sans l'ombre d'une critique, d'un amour pur, en quelque sorte. Et si j'ai quelque idée d'un amour qui ne soit pas seulement un ravage, c'est à lui que je le dois.

De l'amour de mon père, en revanche, j'avais été beaucoup moins assurée. L'ambivalence n'est-elle pas de règle entre parents et enfants ? Un fond d'hostilité est sans doute inévitable entre eux, et peut-être nécessaire. L'enfant démerite toujours un peu par rapport aux attentes d'un père ou d'une mère, sans compter la rivalité qui fait rarement défaut, comme Freud avait le courage de le reconnaître pour sa part, dans les rêves qu'il fit de son fils à la guerre, où il savait lire ses vœux de mort à son égard. Mais avec les grands-parents, tout est

plus paisible, un pur accueil est possible dans sa simplicité, même si l'amour n'est jamais à coup sûr au rendez-vous et relève toujours de la grâce.

Cette disposition faite d'accueil sans réserve, n'était-ce pas d'ailleurs celle-là même que je sentais en moi, en ce début de croisière, comme si j'éprouvais à l'égard de toutes choses une sorte d'amour? Musil ne disait-il pas qu'on pouvait aimer Dieu, qu'on pouvait aimer le monde et que peut-être, même, on ne pouvait aimer que Dieu ou le monde? Qu'en tout cas, il n'était pas indispensable d'aimer quelqu'un. Or j'étais à ce moment de ma vie où l'amour des hommes m'avait abandonnée. J'avais fait, avec le temps, de cette solitude un bonheur où le vaste monde vous sert de partenaire, où l'on s'oublie soi-même sans se perdre pourtant, car c'était une vie sur mesure que je m'étais faite, une vie à ma main, si j'ose dire, à ma guise, à mon goût.

Dans cette vie solitaire, je m'étendais à loisir comme on étire ses membres dans un grand lit qu'on occupe tout entier avec volupté. Je cultivais volontiers le silence de mon appartement vide que traversait la lumière du matin. Je m'y déplaçais sans bruit, allégeant mes pas pour ne pas le troubler. L'espace s'élargissait, tandis que s'amincissait ma présence. Les bords de l'inexistence m'étaient devenus familiers et doux. D'y avoir comme élu domicile rendait plus intense, car plus nu, le plai-

sir de vivre, ce bien-être foncier, inconditionnel, qui est enraciné, disait Bachelard, dans notre être le plus archaïque, et dont je jouissais désormais sans arrière-pensée.

Je jouissais aussi d'être sans avenir. Ma vie était devant moi comme un horizon vide où rien n'arrêtait le regard. J'en éprouvais une singulière impression de soulagement, d'évasion et d'absolue liberté. À cette impression contribuait, il faut le dire, la sensation de légèreté que me donnait le fait d'avoir remis, avant de partir pour Naples, les épreuves de mon dernier livre. Son titre y était-il pour quelque chose ? Je n'étais pas loin de penser, au seuil de ces grandes vacances, que ma vie aussi avait atteint son dimanche. C'était peut-être cela, la vie parfaite.

Mais la douleur du rêve m'interrogeait. Ce n'était pas celle que j'avais connue à la mort de mon père, qui avait été une douleur rampante, comme un feu qui couve et exerce ses ravages par en dessous. Elle m'évoquait plutôt celle qui m'avait envahie lorsque, quelques mois après la mort de L., j'étais revenue dans sa maison à la campagne. Ce jour-là, des sanglots m'avaient prise, si violents qu'ils m'arrachaient la poitrine, et j'avais senti s'ouvrir à la place du cœur un trou noir et sans fond.

La douleur du rêve était la douleur à l'état pur. Dans sa pureté, elle était apaisante, et résolutoire dans son paroxysme. Au réveil, j'éprouvai un grand

sentiment de paix, et me sentis nettoyée de toutes les tensions comme du malaise de la nuit.

La douleur pure et le pur amour se rejoignaient dans ce rêve. Il parlait d'un autre amour que celui dont j'avais connu les ravages, d'un amour dont on peut être sûr, même dans la mort, un amour qui ne peut vous être enlevé, qui perdure au-delà de la perte, et trouve parfois son assumption dans le deuil. Il me faisait un signe de paix. Cet amour, dont le rêve me rappelait ainsi qu'il m'avait été donné, peut-être faisait-il aujourd'hui le sol de ma solitude heureuse.

Lorsque je sortis prendre le petit déjeuner sur le cockpit, la chaleur avait grandi avec le jour et l'horizon se noyait dans la brume. Le bateau avançait à la voile en douceur et en silence. Le *Fitz-James* est un beau bateau de vingt-cinq mètres, du type qu'on appelle ketch, à deux mâts, le grand mât étant situé à l'avant et le plus petit, le mât d'artimon, sur l'arrière. Construit en Hollande, il est pourvu d'une double coque en acier, d'un pont en teck, le cockpit est aussi en teck verni d'une belle couleur blonde, tandis que l'intérieur est tout en acajou. Outre les deux membres de l'équipage, deux frères, beaux garçons originaires de Salerne, nous ne sommes que trois à jouir de ce confort divin. Paola, amie chère depuis longtemps, nous reçoit, son ami Giuseppe et moi. Giuseppe est napolitain comme

elle, il enseigne la littérature française à l'université. Nous prenons plaisir à laisser s'écouler en silence les belles heures du matin, au cours desquelles Giuseppe écrit volontiers, lui aussi. Paola prépare avec les garçons les repas de poissons et de légumes frais, dont elle varie l'apprêt avec une simplicité et un raffinement à l'italienne.

Ce soir, nous longeons la côte sicilienne. Le soleil se couche sur les îles Egadi, disque rouge qui descend très vite dans la mer, sur fond de ciel bleu et rose. Les îles se découpent à contre-jour, comme peintes au pochoir, gris-bleu sur le ciel encore clair, tout en aplats, les reliefs fondus par la brume d'été laissant à peine distinguer le premier plan, juste un peu plus sombre. Puis tout vire lentement au gris, ciel et îles, ton sur ton, les contours toujours aussi nettement dessinés. Les voiles d'un bateau, au loin, entre les îles, paraissent grises aussi dans le crépuscule. Toutes choses semblent s'immobiliser. L'heure glisse sur nous et tombe en silence dans l'éternité.

Après une nuit passée à Marsala, amarrés entre deux cargos battant d'improbables pavillons, faute d'avoir trouvé place au port de plaisance à cause du fort tirant d'eau du bateau, nous profitons de l'escale pour visiter la petite île de Motya, ancien site phénicien, puis carthaginois, où l'on trouve encore les vestiges d'un tophet, cette pierre sur laquelle on immolait par le feu les premiers-nés. Dans un petit musée, nous découvrons une statue d'une beauté

sans pareille, qui représente un aurige, sans doute le vainqueur d'une course de chars. La sculpture, en marbre blanc, de type grec avec des éléments puniques, date du v^e siècle avant notre ère. Sa découverte remonte seulement à 1979. Elle est de haute taille, mais à l'échelle humaine, et figure un jeune athlète imberbe dont l'anatomie est soulignée par une longue tunique plissée, si fine qu'elle colle au corps comme une eau ruisselante et moule le sexe proéminent, les fesses somptueuses, la musculature des hanches. Les bras manquent. L'épaule droite semble indiquer que le bras était levé, tenant sans doute la couronne de la victoire, tandis qu'à gauche subsistent les doigts de la main posée sur la hanche. L'athlète s'appuie sur la jambe gauche, le genou droit fléchi, déhanchement qui me rappelle certains dessins de Klossowski représentant Roberte. La tunique est maintenue par un bandeau croisé dans le dos et noué sur la poitrine, où devaient s'attacher à un anneau les guides du char. Ce bandeau ainsi que la main sur la hanche tendant légèrement les tissus concourent à faire de cette tunique une sorte de fourreau. On songe aussi aux plissés de Fortuny.

L'après-midi, nous arrivons à Favignana, l'île de l'archipel des Egadi la plus proche de la côte. Le port se trouve au pied d'une colline surmontée d'un château fort. Les îles Egadi sont, comme Motya, d'anciens établissements phéniciens devenus carthaginois. Elles connurent aussi, comme

toute la Sicile, l'occupation normande, dont le fort est un vestige. Du port, on peut également voir des bâtiments industriels désaffectés, datant de la fin du XIX^e siècle, d'une beauté étrange. Ce sont d'anciennes conserveries de thon qui appartenaient à la famille Florio, laquelle faisait aussi le commerce du marsala. Le marsala est un vin très britannique. Whiteker (dont la villa abrite aujourd'hui le bel auge) en planta le cépage, suivi par Woodhouse, qui en expédia soixante-dix tonneaux à la reine d'Angleterre, à la fin du XVIII^e siècle. Les Florio, à leur tour, se mirent à le produire, et en étendirent le commerce au XIX^e siècle. Dans leur palais néogothique, qu'on aperçoit également du port, ils recevaient la haute société de l'époque. L'impératrice Eugénie leur avait rendu visite du temps de son veuvage. Giuseppe me dit que Lampedusa se souvenait de l'avoir vue lorsqu'il était enfant, tout enveloppée de voiles noirs, comme une autre reine Victoria. J'imagine tout ce noir se profilant sur le fond bleu vif du ciel.

De Favignana, nous faisons voile vers Marettimo, l'île de l'archipel la plus éloignée de la côte sicilienne. Dans le soleil déclinant, elle nous apparaît à contre-jour, la crête nettement dessinée surgissant la première, comme suspendue dans le ciel, tandis que la brume d'été noie ses contours là où elle s'enfonce dans la mer. La contemplation de ces îles au couchant me remplit jusqu'à la nuit d'un bonheur

calme et extatique. La beauté des îles tient à leur solitude, au rayonnement de leur contingence. Avec elle devient visible le miracle de l'existence, bordée par le néant.

Pendant les heures de navigation, je relis *À la recherche du temps perdu*. Dans ce projet d'écrire sur la solitude, je voudrais dire le bonheur de vivre seule, lorsque la légèreté qui l'accompagne va jusqu'à l'effacement de soi dans la joie contemplative. Mais il m'est vite apparu que parler de la solitude n'irait pas sans évoquer sa face noire, celle qui prend le visage de la dérélition. La *Recherche* a toujours été pour moi le grand livre de l'amour indissociable de la détresse. Proust la fait toujours naître du sol qui se dérobe quand l'autre vient à manquer. Un retard, un « lapin », un appel téléphonique sans réponse, et cet autre, presque indifférent lorsqu'on croyait pouvoir compter sur sa présence, devient l'objet d'un irrépressible besoin, puisque lui seul a désormais le pouvoir de calmer l'angoisse qu'il a fait naître.

L'autre devient alors, tour à tour, le poison et le remède. Dans l'alternance de la présence et de l'absence, il peut vous abîmer dans le néant ou vous rendre à la vie. L'amour, ici, ressemble à un régime totalitaire, il vous tient à sa merci, sous la menace permanente d'un abandon mortel. Il vous prive de la solitude la plus légitime, celle qui se confond avec la liberté de penser à autre chose que lui, ou

celle d'aller et venir, sortir, voyager, toutes choses auxquelles on renonce, car elles signifieraient une séparation, fût-elle momentanée. Cet amour-là ne laisse pas d'autre issue à la dépendance, à l'aliénation et à la douleur, que son extinction.

Une fois jetée l'ancre dans le port de Marettime, nous sommes descendus à terre pour visiter l'unique village de cette île très petite et montagneuse, aux roches escarpées. Le silence presque religieux, l'atmosphère de recueillement qui y règne me saisit aussitôt. Ce n'est qu'un peu plus tard que je m'aperçois que cette paix profonde est due à l'absence de tout engin motorisé. Il n'y a pas non plus de musique dans les rares restaurants ou dans les bars. Nous ne profiterons pas longtemps de cette paix miraculeuse.

Dans la nuit, le bruit de l'ancre que l'on remonte me réveille. Le vent s'est levé et nous oblige à chercher derrière l'île un meilleur abri que celui du port, trop exposé. Je sors sur le pont regarder le bateau contourner l'île dans la nuit noire. Giulio, notre commandant, éclaire avec un gros projecteur la paroi rocheuse que nous longeons, ainsi que les fonds, jusqu'à ce que nous ayons atteint une petite anse où deux voiliers ont déjà trouvé refuge, et où nous jetons l'ancre. Toute la nuit, des bourrasques secouent violemment le bateau. Bercée par la tempête, ayant remis mon sort dans les mains du beau

Patrick WALD LASOWSKI *Dictionnaire libertin (La langue du plaisir au siècle des Lumières) — Le grand dérèglement*
Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*
Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le sexe de Proust — Céline seul*



O Solitude

Catherine Millet

Cette édition électronique du livre
O Solitude de *Catherine Millet*
a été réalisée le 27 juin 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070134472).

Code Sodis : N49738 - ISBN : 9782072448218.

Numéro d'édition : 184588.